



18. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient... Entre La Tentation de Saint Antoine et Madame Bovary

Jean-Marie André
jeanmarieandre.com

*Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là
Où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme,
Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...*

Sainte-Beuve

La Tentation de Saint Antoine

Alors qu'il accompagnait en Italie à Gênes, sa sœur Caroline, en voyage de nocces, comme cela se faisait en général à l'époque et en 1845 en particulier, Flaubert fut fasciné par *La Tentation de Saint Antoine*, le tableau de Breughel exposé au Palais Balbi. « Au fond, des deux côtés, sur chacune des collines, deux têtes monstrueuses de diables, moitié vivants, moitié montagnes. Au bas à gauche, Saint Antoine entre trois femmes et détournant la tête pour éviter leurs caresses ; elles sont nues, blanches, elles sourient et vont l'envelopper de leurs bras. En face du spectateur, tout à fait au bas du tableau, la Gourmandise, nue jusqu'à la ceinture, maigre, la tête ornée, figure triste, cou démesurément long et tendu, faisant une courbe vers la nuque, clavicules saillantes, lui présente un plat chargé de mets colorés. » Ce tableau le hantait car il ressentait à travers les visions de Saint Antoine, le mélange du « possible et de l'impossible ».

Après la disparition, le 15 janvier 1846, de son père d'une septicémie secondaire à un phlegmon de la cuisse et deux semaines plus tard, de celle de sa sœur Caroline, de fièvre puerpérale après l'accouchement, de sa fille Caroline, Flaubert s'enfonça dans le deuil. Mais à l'été 1846 il en émergea pour aller de Thanatos en Éros. Devenu l'amant de Louise Colet, il ressentit l'impérieuse nécessité de consacrer sa vingt-cinquième année à une grande œuvre [1]. Il commence *La Tentation* sans vouloir ne rien en dire à qui que ce soit tant qu'il n'aurait pas terminé. Il se donnait trois ans ! Ce qui semblait peu car « il lisait les Pères de l'église, compilait la collection des Actes des Conciles, étudiait la scolastique et s'égarait au milieu de lectures excessives » aux dires de son ami Du Camp. Au vu des livres empilés sur la table de travail de Flaubert et répandus sur les meubles, son ami Bouilhet lui conseilla de prendre garde car il allait « faire de Saint Antoine un savant alors qu'il n'était qu'un naïf. »

Il y eut quelques pauses et notamment cette randonnée à travers les châteaux de la Loire, la Bretagne et la Normandie avec Maxime du Camp en mai et juin 1847 après une longue préparation de lectures historiques et géographiques qui leur prit une partie de l'hiver. Au terme de cette randonnée, sac au dos et bâton à la main, ils se mirent à rédiger *Par les Champs et par les Grèves*, Du Camp les chapitres pairs, Flaubert les impairs ! Dans une correspondance à Louise Colet [2] Flaubert lui fait part de son travail d'écriture. « Aujourd'hui j'ai employé huit heures à corriger cinq pages et je pense que j'ai bien travaillé ; juge du reste...Quoiqu'il en soit, j'achèverai ce travail qui est par son objet un rude exercice ; puis l'été prochain, je verrai à tenter *Saint Antoine* ». Il ajoute « plus je vais, plus je découvre de difficultés à écrire les choses les plus simples et plus je vois le vide de celles que j'avais jugées les meilleures » conscient de vouloir « passer du spontané au réfléchi... Heureusement, mon admiration des grands maîtres grandit à mesure, et loin de me désespérer par cet écrasant parallèle, cela avive, au contraire, l'indomptable fantaisie que j'ai d'écrire ». Pour Flaubert, cette *Tentation* fut « la somme de toutes ses pensées, de tous ses rêves, de toute sa vie ». Elle fut écrite dans l'enthousiasme et quand il eut noirci une masse de papier, il trouva « que son œuvre était bonne et que l'inspiration l'avait porté sur la montagne et au triomphe. » Déjà, l'idée d'un voyage en Orient commençait à germer dans son esprit, mais pour lui il y avait une unique restriction : terminer impérativement sa *Tentation*. Il y travailla furieusement et acheva son manuscrit le 12 septembre 1849 en écrivant le mot FIN sur la dernière page du manuscrit. La première ligne ayant, elle, été tracée le 24 mai 1848. Il invita le 12 septembre 1849, Maxime Du Camp et Louis Bouilhet à Croisset pour une lecture qui dura 32 heures réparties sur deux jours et demi. Arriva l'heure du jugement. Flaubert s'attendait à des « rugissements d'enthousiasme » et à « se voir porté en triomphe autour de Croisset par ses deux amis fanatisés ». Il entama la séance sur un « À nous trois maintenant, dites franchement ce que vous pensez ! »



Ce fut pour lui la douche écossaise. Bouilhet prit les devants. « Nous pensons qu'il faut jeter tout cela au feu et n'en jamais reparler ». Flaubert tempêta mais ses deux juges furent inflexibles. « Des phrases, des phrases, belles, habilement construites, harmonieuses, souvent redondantes, faites d'images grandioses et de métaphores inattendues, mais rien que des phrases que l'on pouvait mêler, transposer, sans que l'ensemble en fût modifié... Tu as voulu faire de la musique et tu n'as fait que du bruit... Il faut renoncer aux sujets diffus et tellement vagues... à ton invincible tendance au lyrisme [et t'obliger] à choisir un sujet où le lyrisme serait si ridicule que tu serais forcé de te surveiller et d'y renoncer ». Bouilhet en rajoute en lui suggérant de « discipliner par un travail d'élimination et de précision, cette verve débordante, cette verbosité pleine de fumée et d'éclairs ».

La soirée fut morose et pesante. Bouilhet essaya de le consoler en lui suggérant de « prendre un sujet terre à terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise regorge. Comme *La Cousine Bette* ou *Le Cousin Pons* de Balzac ». « Astreins-toi à le traiter sur un ton naturel, presque familier, en rejetant ces divagations, ces digressions, belles en soi, mais qui ne sont que des hors-d'œuvre inutiles au développement de la conception et fastidieuses pour le lecteur ». Pour Madame Flaubert, ses amis ont indiscutablement été sévères par jalousie. Après cet échec, Flaubert, profondément blessé, décide de partir vers l'Orient avec... Maxime Du Camp ! Il embarque, à Marseille, le 4 novembre 1849 sur *Le Nil*. Savait-il ce qu'il fuyait sans savoir ce qu'il cherchait ? Mais une chose était sûre pendant ce long périple, l'ombre de Saint Antoine planera constamment sur lui. Dans une lettre à sa mère en date du 23 février 1850 et dans celle à Louis Bouilhet en date du 13 mars 1850, il leur fait part d'une soirée chez un chrétien de Damas habitant Medinet-el-Fayoum. « Notre homme était un peu lettré et assez instruit en matière religieuse. Nous avons causé de Saint Antoine, nous étions dans son pays, c'était superbe ». Le 5 janvier 1850, Flaubert écrit à sa mère : « Que ferai-je au retour ? Qu'écrirai-je ? Que voudrai-je alors ? Je suis plein de doute et d'irrésolution. D'âge en âge j'ai toujours ainsi reculé, à me poser vis-à-vis de moi-même, et je crèverai à soixante ans avant d'avoir une opinion sur mon compte, ni peut-être fait une œuvre qui m'ait donné ma mesure. *Saint Antoine* est-il bon, est-il mauvais ? Lequel de moi ou des autres s'est trompé ? »

Entre 1852 et 1854, le réchauffement relationnel entre Louise Colet et Faubert est essentiellement lié au refroidissement des relations entre Flaubert et Maxime Du Camp, Louise et Maxime se haïssant. Les lettres de Louise Colet devenue désormais *La Muse* et celles de Flaubert deviennent de plus en plus passionnantes et passionnées. En 1852, Flaubert communiqua à Louise Colet le manuscrit du *Saint Antoine*. Elle fut enthousiasmée mais Flaubert, dans une lettre du premier février 1852 lui répondit « C'est une œuvre manquée...Tu parles de perles mais les perles ne font pas le collier : c'est le fil. J'ai été moi-même un Saint Antoine et je l'ai oublié. S'il y avait pour moi une façon quelconque de corriger ce livre, je serais bien content, car j'y ai mis là beaucoup, beaucoup de temps et beaucoup d'amour [...] Je me suis imaginé que le scénario était fait mais [...] la déduction des idées, sévèrement suivie n'a point son parallélisme dans l'enchaînement des faits. Avec beaucoup d'échafaudage dramatique, la dramatique manque. Malgré les encouragements itératifs de Louise Colet, *Saint Antoine* va rejoindre dans un placard d'autres manuscrits... pour le moment !

Mais Flaubert, en échange des bons conseils de Louise Colet, dut s'échiner à corriger les vers de Louise en vue d'un Prix de l'Académie Française qui fut supprimé et pour les journaux avec lesquels elle collaborait, d'écrire des articles de publicité et des prospectus de mode ! Mais en réalité elle n'avait qu'une idée en tête : venir à Croisset, rencontrer Madame Flaubert, se marier avec Flaubert, puisque veuve depuis peu, et avoir un enfant. Elle entre dans une rage théâtrale quand elle découvre dans les notes de voyage en Orient de Flaubert qu'il a « omis son nom [qui] ne revient jamais sous la plume du voyageur et de l'amant d'une honnête femme, [qui] n'a pas rougi d'entrer dans le lit de courtisanes arabes ». Puis, arriva ce qui devait arriver. Elle vint à Croisset, fit un esclandre. Les portes restèrent closes. La dernière lettre de Flaubert à Louise est datée du 22 avril 1854. Avec ce brutal refroidissement des relations Flaubert-Louise Colet, les relations Flaubert-Maxime Du Camp se réchauffèrent au bon moment.

J'ai trouvé, Eurêka, Eurêka ! Je l'appellerai Emma Bovary...

Après la « sentence » du 12 septembre 1849 et dans la vespérale morosité ambiante, Louis Bouilhet avait lancé une bouteille à la mer en suggérant à Flaubert « Mais pourquoi n'écrirais-tu pas l'histoire de Delamare, un médecin normand ? » « Quelle idée ? » répondit Flaubert, réponse que l'on peut interpréter de deux façons différentes ! Dans *Souvenirs*, Maxime Du Camp relate la scène différemment en tirant à lui la couverture du « beau rôle ». Quoiqu'il en soit avec le temps, l'histoire était connue, Delphine Couturier avait épousé Eugène Delamare, Officier de Santé à Ry, bourg situé à quelques lieux de Rouen vers la vallée de l'Andelle. Le séducteur, Louis Campion, ruiné par « le jeu et les créatures » ayant essayé de refaire fortune en Amérique, finit par revenir en France pour se suicider d'un coup de pistolet



en 1852 en plein boulevard. Quant au jeune clerc de notaire qui lui succéda dans la vie de Delphine, il devint après le suicide de celle-ci, notaire dans un gros bourg de l'Oise, sans oublier l'abbé Lafortune et le pharmacien-apothicaire Jouanne...

Cette idée germa lentement dans l'esprit d'un Flaubert « indolent et goguenard », alors que Du Camp, lui, en vrai voyageur, tout entier au travail et au plaisir présent, s'occupait de tous les détails matériels, photographiant à tout va, prenant des estampages des inscriptions, quêtant les renseignements, amassant les notes. Quant à Flaubert, « les temples lui paraissaient toujours les mêmes, les paysages toujours semblables, les mosquées toujours pareilles... » À dire vrai pour Du Camp, Flaubert s'ennuyait, ce que Flaubert confirmait dans une de ses lettres « Les temples égyptiens m'embêtent profondément. Est-ce que ça va devenir comme les églises en Bretagne, comme les cascades aux Pyrénées ? » À Philae, il s'installa commodément à l'ombre et au frais dans une des salles du grand temple d'Isis pour lire *Gerfaut* de Charles Bernard qu'il avait acheté au Caire. » Mais... à la deuxième cataracte, il s'écria à la surprise de son entourage « J'ai trouvé, Eurêka, Eurêka ! Je l'appellerai Emma Bovary, et plusieurs fois, il répéta, il dégusta le nom de Bovary en prononçant l'*o bref*. » Pour Albert Thibaudet, cette « ventrée d'embêtements » avait fini par se tourner, en la chair et le sang de Madame Bovary. Le recul, le contraste de l'Orient, la vie en plein air favorisant « la naissance » d'idées vivantes et plastiques, toute cette excitation naturelle renouvelant son monde intérieur, le mit en état de grâce pour l'œuvre future et disposa, dans son imagination, les assises où s'établira fortement Yonville-l'Abbaye [1].

Ce voyage fut en quelque sorte un voyage pendant lequel la littérature tiendra la place d'honneur, « à peu près comme la religion dans le pèlerinage d'un chrétien en Terre Sainte. » Pour Flaubert et Du Camp, en Égypte, causer c'était discuter et c'est de cela que naîtra l'hostilité qui les séparera, la fissure qui s'élargira plus tard, mais momentanément, la brouille jusqu'à la haine. Du Camp rêvait de littérature mais surtout de carrière, d'une grande place à prendre, avec des idées nouvelles à exploiter et enfin d'une belle vie à goûter. Flaubert, lui s'indignait, en criant son dégoût en se tournant vers le souvenir de Louis Bouilhet resté à Rouen par faute de moyens pour les accompagner. Pour Flaubert « il y a un intérieur de la création artistique à peser, à construire ; il y a une œuvre de patience et de durée à accomplir ; il y a une réalité spirituelle à vivre ; il y a pour le véritable artiste, son salut à faire dans la retraite, alors que le jeune Du Camp ne rêve que de vie du monde. » Ce que Flaubert prenait autrefois pour le goût de se remuer, le rêve du voyage, c'était le dégoût de vie sédentaire. Le voyage lui permit de loger et de classer le voyage dans le même dégoût. Excellente disposition lui permettant de parfaire la mise au point de ses horizons intérieurs en plaçant Rouen et Yonville sur le même plan que Constantinople et Calcutta, le plan humain. Cette image de la « mise au point » n'a pu être qu'inconsciente au contact de l'activité photographique de Du Camp. Elle sera reprise par Julien Gracq quand il évoquera les « changements de focale et de mise au point » chez Marcel Proust.

Quoiqu'il en soit avec le temps, l'histoire étant connue, Delphine Couturier deviendra dans le roman, Emma Rouault et épousera Eugène Delamare qui, lui, deviendra Charles Bovary. Ry devint Yonville-l'Abbaye. Louis Champion, sera le Rodolphe Boulanger, gentleman-farmer et Don Juan de village du roman. Le jeune clerc de notaire qui lui succéda dans la vie de Delphine, devint notaire. L'abbé Bournisien prit la place de l'abbé Lafortune. Monsieur Jouanne pharmacien-apothicaire à Ry se transforma en Monsieur Homais.

De retour à Croisset en Juin 1851, Flaubert va dès septembre y travailler d'arrache-pied. Son manuscrit va compter un moment 1 788 feuillets sans compter les scénarios qui à eux seuls avaient 490 feuillets. Au verso de ceux-ci, il n'y avait que surcharges et ratures. Les mots essentiels avaient été déplacés pour en tester leur plus grande efficacité et après tous ces efforts pour arriver au mot juste, il fit la lecture au « gueuloir » de plusieurs passages de son manuscrit au fidèle Bouilhet. Pour Flaubert « ce qui est bien écrit s'articule facilement, tout ce qui ne sort pas est mauvais. » Il ajoutera dans une lettre à Louise Colet « Bouilhet n'en a pas été mécontent ». Le roman sera achevé le 30 avril 1856.

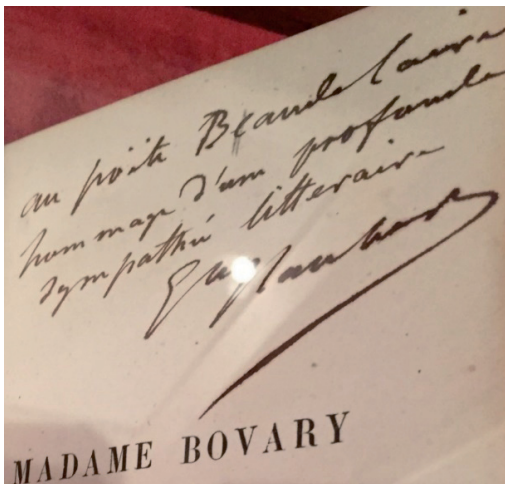
Maxime Du Camp directeur de la *Revue de Paris* accepte de le publier en plusieurs livraisons au prix de quelques retouches qui auront le don d'exaspérer Faubert, comme cela fut imprimé lors du premier tirage d'octobre. Pour la seconde publication, *Le Journal de Rouen* exige de ne plus être cité. Ce sera dès lors *Le Fanal*. Pour le numéro 3, Du Camp supprima le passage du fiacre. C'est un triomphe et à la fin de l'année 1856, tout le monde parle de *Madame Bovary*. Mais la censure veille. Flaubert remue ciel et terre pour éviter les poursuites annoncées contre la revue pour « Immoralité et Irréligion ». Au procès du 31 janvier 1857 devant la sixième chambre du Tribunal Correctionnel de Paris, Flaubert fut acquitté mais il lui fut reproché en toutes lettres qu'il « ne s'était pas suffisamment rendu compte qu'il y a des limites que la littérature, même la plus légère, ne doit pas dépasser ». Le roman non expurgé de la scène du fiacre, fut publié fin avril 1857. Les critiques de Sainte-Beuve, de Baudelaire, de Banville et de Barbey d'Aurevilly furent élogieuses et les autres, furent à la hauteur de celles du procureur Pinard ! Banville verra dans *Madame Bovary*, « le livre fondateur du roman moderne ».



« *Lectrice de* » ... *Madame Bovary* ?

Pastel. James Tissot. 1882-83 ©jeanmarieandre.com

Sainte-Beuve reconnut « dans ce maître livre, des signes littéraires nouveaux : science, esprit d'observation maturité, force, un peu de dureté, ce sont des caractères qui semblent affecter les chefs de file des générations nouvelles. Fils et frère de médecins distingués, M. Gustave Flaubert tient la plume comme d'autres le scalpel ». Pour Barbey d'Aureville « le style de *Madame Bovary* est d'un artiste littéraire qui a sa langue à lui, colorée, brillante, étincelante et d'une précision presque scientifique... » Baudelaire, quant à lui, « remercia la justice et la magistrature française de l'éclatant exemple d'impartialité et de bon goût qu'elles avaient donné en se montrant loyales et impartiales à l'égard d'un livre (qui était) poussé devant elles en holocauste ». Malheureusement, devant ce même tribunal, quelques semaines plus tard, Baudelaire fut condamné pour « outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs. »



Quant au courrier des lectrices, jamais il ne se tarira ! Sainte-Beuve, Banville, Baudelaire et Barbey d'Aureville, ne s'étaient point trompés... car presque un siècle et demi plus tard, *Madame Bovary* fait partie des romans les plus vendus en livre de poche et Flaubert, en 2012, faisait partie des quinze romanciers les plus publiés avec 1 190 000 exemplaires, sans oublier les 19 adaptations cinématographiques de *Madame Bovary*.

Dédicace de *Madame Bovary* par Gustave Flaubert pour Charles Baudelaire. ©jeanmarieandre.com

« Tu me demandes ce que je fais ? Eh bien voici : je prépare ma légende et je corrige » *Saint Antoine*

Le 1^{er} juin 1856, Flaubert pose à Louis Bouilhet une question ? « Tu me demandes ce que je fais ? Eh bien voici : Je prépare ma légende et je corrige *Saint Antoine* (...) J'ai dans *Saint Antoine* élagué tout ce qui me semblait intempestif, travail qui n'était pas mince puisque la première partie qui avait 160 pages n'en compte plus que 74 (...) Il y a plus à faire dans la deuxième partie où j'ai fini par trouver un enchaînement possible. Quant à la troisième partie, le milieu est à refaire en entier. En somme, une vingtaine ou une trentaine de pages. » Madame Flaubert trouva dans l'acquiescement de Bouilhet aux propositions de son fils, que ses pressentiments étaient justes et que Du Camp avait bien fait preuve « d'une envieuse habileté » ? D'ailleurs, Du Camp n'avait-il pas fait publier en 1852, les images de leur voyage d'Orient en évitant soigneusement d'y faire apparaître son fils Gustave ? De plus, Du Camp refusera de publier le texte amendé et régénéré de la *Tentation de Saint Antoine*. Les fragments paraîtront de ce fait dans *l'Artiste*, la revue de Théophile Gautier en janvier 1857 et en plein procès du roman de *Madame Bovary*. L'avocat Général Pinard reprit les mêmes arguments utilisés pour *Madame Bovary* : « Impureté et Immoralité ». Mais *La Tentation de Saint Antoine* ne paraîtra pas, car Flaubert en février 1857, écrivait que « Malgré l'acquiescement, je n'en reste pas moins à l'état d'un auteur suspect (...) je me prive de ce plaisir de la publicité car il m'entraînerait en Cour d'assises ». Il reprendra son manuscrit après l'avoir enterré, par précaution, pendant la guerre de 1870.



La Tentation de Saint Antoine put enfin être publiée en 1874



« Bach, Mozart, Flaubert sont, depuis des lustres, absolument sortis de leur corps vivant alors que les détails de leur vie et même leur souvenir sont sérieusement estompés, voire définitivement perdus. Pourtant leurs œuvres sont là, bien vivantes. Comment ont-ils fait, jour après jour, pour exister, respirer, parler, marcher, manger, boire, écrire à la plume d’oie et à la chandelle, jouer, dormir ? » Philippe Sollers, dans Centre, se demande même « comment » était le sexe de Bach, de Mozart, il aurait même pu ajouter... celui de Flaubert ! Ils n’ont pas été filmés ni photographiés hormis Flaubert, mais tous ont été peints. Mais personne ne nous oblige à croire à l’exactitude de ces portraits peints ou photographiés... Pourtant, la découverte qui avance à bas bruit et qui est annoncée par Freud, est que le passé est désormais l’avenir [6].

Manuscrit de la Tentation de Saint Antoine © BNF Gallica [5]

À suivre...

Quelques références

1. Thibaudet A. Gustave Flaubert. Gallimard p. 55-67
2. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p. 478
3. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d’Orient. Folio N° 4407, p. 107-38
4. Lottman H. Flaubert. Vers l’Orient avec Du Camp. Fayard, p. 134-144
5. Sollers P. Centre. Folio N° 6615, p. 100-101